

verrions plus dans la déplorable nécessité de nous servir de ces balayures.

Car, enfin lecteurs, que diriez-vous d'un homme qui pour ensemençer sa terre se contenterait des criblures de ses grains. Vous ne trouveriez pas de paroles assez sévères pour flétrir un tel manque de bon sens. Voilà ce que fait le cultivateur qui se contente de balayures, de substances qui ne sont pas même bonnes à jeter sur le tas de fumier, parce qu'elles salissent la terre sur laquelle on met l'engrais, quand il n'est pas bien décomposé.

Il vient peut-être en ce moment, à l'esprit du cultivateur entreprenant, une crainte qui paraît fondée. Je dépenserai, se dit-il, mon temps, mon argent, mes engrais, les forces de mes animaux de travail, pour ne récolter que des graines, dont le débit sera très-faible, sinon nul. Cette crainte n'a et ne peut avoir aucun fondement; et nous en avons des preuves dans ce que nous observons tous les jours. Il se vend tous les ans à Québec et à Montréal plusieurs mille minots de graines de mil, plusieurs mille livres de graines de trèfle rouge, de trèfle blanc, et autres pour lesquelles, à part le mil, nous payons un fort tribut à l'étranger, et pourtant toutes ces graines et bien d'autres viennent et mûrissent parfaitement sous notre climat. Qui nous empêche donc de nous soustraire à cette contribution? Rien, si ce n'est un peu de paresse ou au moins d'insouciance.

Ainsi. Résumons-nous. Il est très-avantageux de produire soi-même ses graines de prairie naturelle; la chose peut même devenir très-lucrative et le cultivateur ne dépendra que de lui-même.

Le deuxième moyen de se procurer les graines des différentes plantes qui peuvent former une prairie consiste à s'adresser aux marchands-grainetiers.

La première manière est certainement avantageuse; mais elle a aussi des inconvénients. Si tous les cultivateurs voulaient les produire eux-mêmes, il en résulterait ce qu'il résulte de toutes choses faites à temps perdu. On les néglige chaque fois que des travaux plus importants appellent ailleurs, ouvrage mal fait, plantes peu soignées et rendement faible, quelquefois nul peut-être.

Qu'un certain nombre de cultivateurs se livrent en grand à cette production, organisent dans ce but un service spécial; voilà qui est bien. On y acquiert une pratique plus éclairée et par conséquent plus lucrative.

Dans la supposition où les choses se feraient ainsi, le magasin du marchand de graines serait l'entrepôt où se rendraient toutes les semences dont les cultivateurs pourraient avoir besoin. Ce qui en fin de compte reviendrait moins cher que si chacun était obligé d'être à la fois producteur et consommateur de tous les produits.

Dans une exploitation quelconque, la multiplicité des spéculations nuit au bon fonctionnement de la machine. On ne peut être à la fois un fort producteur de laine, de beurre, de viande, de plantes industrielles, etc., toujours sur le grand nombre, quelques spéculations laisseront à désirer: quand bien même toutes seraient tenues sur le même pied, à plus forte raison, s'il s'en trouve de placées à un rang secondaire. Cette incompatibilité tient surtout à ce que l'œil du maître est nécessaire partout et toujours et que lorsqu'il a trop à voir, il voit mal.

Maintenant, lecteurs, pesez bien les avantages et les inconvénients de ces deux modes, et adoptez celui qui vous paraîtra le plus convenable et le plus approprié à vos moyens; mais de grâce ne vous servez plus des balayures de vos greniers à foin, c'est un contre-sens, un des plus déplora bles contre-sens.

Si ce que nous proposons, est accepté, qu'en résultera-t-il?

Un avantage immense pour notre culture canadienne. Grand

nombre de nos prairies sont couvertes de mousses, les plantes clair-semées et le produit faible. Faute d'avoir à sa disposition les graines qui pourraient former immédiatement ailleurs, une autre prairie, le cultivateur est forcé de conserver cette prairie dont le rapport est si faible. Remarquons bien cependant que ce pauvre rendement n'est pas dû à la pauvreté du sol; au contraire, la terre peut être très-riche; si bien que si l'on retourne le gazon, on observera une couche de couleur très-foncée, indice ordinaire d'une grande richesse. Quelquefois même cette richesse est telle que les grains versent ou viennent tout en paille avec un grain peu abondant et peu nourri. Pour faire disparaître cette surabondance, on remplace, la première année, la céréale par des racines, des patates, du lin, du chauvre, du tabac, des choux, ou toute autre plante, dont la tige est forte ou dont le produit consiste en racines, feuilles ou tiges.

Si on néglige de se servir de cette abondance de principes fertilisants, on perd de magnifiques récoltes; tandis qu'avec les graines nécessaires, on peut d'une année à l'autre créer une prairie, en rompre une autre et tirer bon parti de tous les avantages que la Providence nous met sous la main.

(A continuer.)

REVUE DE LA SEMAINE

Un grand calme règne partout; est-ce l'annonce d'une tempête prochaine? Qui sait? peut-être que oui, car on parle encore des féniens et de leurs projets d'invasion. Certains jours, on nous dit qu'il y a un mouvement extraordinaire, grande agitation dans les environs de la frontière; que les féniens font des dépôts d'armes, de munitions, qu'ils se proposent d'envahir le Canada vers la fin du mois de juin; certains autres jours, on ne dément pas précisément ces bruits, mais on ne leur donne pas un caractère aussi sérieux. Quoiqu'il arrive, nous ne serons pas surpris: le gouvernement a pris toutes les mesures nécessaires pour faire face à l'ennemi et le recevoir chaudement. On dit qu'aucun régiment de réguliers ne laissera le Canada avant que cette fièvre de fénianisme ne soit calmée, et de plus que le *Moravian* doit arriver bien prochainement avec douze cents hommes de troupe. Ce n'est pas exorbitant, mais ça peut aider beaucoup.

Le quatrième et dernier détachement des zouaves pontificaux canadiens partira de Montréal pour New-York et de là pour Rome, vers le 25 juin. "Tout candidat, dit le *Nouveau Monde*, qui ayant des lettres de recommandation de son curé et de médecin, pourra fournir ses frais de voyage (\$100), partira."

Aux Etats-Unis, on s'occupe avec beaucoup d'activité de l'élection du futur président. Tous les partis sont à l'œuvre et toutes les passions se donnent carrière: les radicaux se regardent comme devant être les vainqueurs; de leur côté, les démocrates se disposent à lutter énergiquement. L'arrivée d'une ambassade chinoise à Washington a dernièrement produit grande sensation aux Etats-Unis; elle a même fait oublier pour un moment toutes les questions politiques. Un Monsieur Burlingame, américain qui depuis longtemps fait le commerce en Chine, est parvenu à gagner les bonnes grâces des mandarins et de la Cour; il lui a été ensuite facile de persuader à l'Empereur d'ouvrir des relations amicales avec les Etats-Unis. Les ambassadeurs chinois sont au nombre de deux, Sun Tsjen et Chih Tsjen, avec plusieurs attachés d'ambassade. M. Burlingame est leur secrétaire, leur interprète et l'âme des négociations. Le président les a reçus officiellement à la Maison-Blanche le 6 juin; et là ils lui ont remis une lettre autographe de l'Empereur de la Chine. Au sortir de la Maison-Blanche, ils ont été reconduits au département de l'Etat où M. Seward leur a offert un banquet magnifique.